

La disparition de la langue française (2003) d'Assia Djebar : donner voix aux spectres du passé

(*The Disappearance of the French Language* (2003) by Assia Djebar: Giving Voice to the Specters Of The Past)

Julie CATEL
Université de Boulder, Colorado, USA

Abstract: *La Disparition de la langue française (2013) is a novel written by the Franco-Algerian author Assia Djebar. The novel follows the journey undertaken by an Algerian man named Berkane to reconnect with his native country after spending twenty years in France. The novel sheds light on the character's impossible return home. Berkane's Algeria is both a tangible place and a figment of his imagination tainted by his childhood memories. Additionally, Berkane and Algeria share a similar linguistic cartography, characterized by the dichotomy between the Arabic of private spaces and the French of public spaces. In the novel, characters integrate their personal stories into a "third space" and thus through various inventive uses of language. This study intends to demonstrate, by borrowing from Bhabha, that language permits the characters in the narrative to abolish the established boundaries between the two linguistic spaces that mark the Algerian territory and its inhabitants thus bridging the gap between Algeria as a phantasmagoric space and a "perceived" space.*

Keywords: *Assia Djebar; La Disparition de la langue française; Algerian diaspora; Third Space; postcolonialism; spatiality;*

Introduction

Publié en 2003, *La Disparition de la langue française* est un roman de l'écrivaine franco-algérienne Assia Djebar. Ce récit suit le voyage entrepris par un Algérien pour retrouver son pays natal après avoir vécu vingt ans en France. Le protagoniste, Berkane, décide de revenir sur les lieux de sa jeunesse à la suite du décès de son père, et ce, dans le but de renouer avec son passé. Le roman met en évidence l'impossibilité pour le personnage principal de retrouver le pays qu'il a quitté deux décennies auparavant. En effet, à son retour en Algérie en 1991, Berkane découvre un pays qu'il ne reconnaît plus. L'Algérie de son enfance a disparu.

Le thème de la disparition occupe une place centrale dans le récit. Nous nous attacherons plus particulièrement ici à analyser la disparition à laquelle le personnage principal est confronté ; la disparition symbolique de sa terre natale, l'Algérie. Plus précisément, le roman s'attarde sur le deuil d'une

« enfance perdue » (Selao 51) lié à l'espace géographique dans laquelle celle-ci s'est déroulée. Ainsi, il est primordial d'examiner la manière dont Berkane aborde ce processus de deuil. Dans un premier temps, nous nous pencherons sur la manière dont Berkane se remémore le pays de son enfance, un espace historique solidement ancré dans la réalité grâce à la « permanence des pierres » (Djebar 65). Cependant, nous démontrerons que cet espace est également fantasmé. Son aspect fantasmatique le transfigure en espace spectral, appartenant au passé. Berkane tente de concilier ces deux aspects lors de son retour en Algérie, et ce, à travers la pratique des deux langues qui marquent ce territoire : le français et l'arabe. Dans cette perspective, il est pertinent d'examiner les différentes manières dont le langage permet à Berkane d'évoquer les spectres de son passé afin de conjurer le sort des souvenirs d'une Algérie disparue. En effet, à travers l'écriture, le langage amoureux et la lecture, les personnages du récit, notamment Berkane, réécrivent leur histoire individuelle afin de la placer dans des « tiers-espaces » où les rapports de domination entre la langue arabe et la langue française sont abolis.

L'Algérie : un « espace perçu » qui s'imbrique dans la petite et grande histoire

La première partie de *La Disparition de la langue française* est intitulée « Retour ». Les premières pages de celle-ci s'ouvrent sur une déclaration du narrateur, Berkane, expliquant qu'il « revient... au pays » (Djebar 13). Berkane fait ici référence à l'Algérie, pays qu'il a quitté vingt ans auparavant. Ainsi, ce dernier retourne dans le pays de son enfance après « deux décennies d'exil » (20) passées en France. En quittant sa patrie d'adoption pour retrouver celle où il a grandi, Berkane nourrit l'espoir de retrouver les lieux qui ont marqué son enfance algérienne, grâce à la « permanence des pierres » (80). Celui-ci perçoit l'Algérie comme une entité monolithique qui n'est affectée ni par le temps ni par les événements. Sa conception de l'espace algérien est façonnée par des données empiriques qu'il puise dans ses souvenirs d'enfance. Ses premiers pas dans le quartier de la Casbah à Alger sont guidés par ces souvenirs-ci. Il y retourne en enfant de la ville, en « *Ould El Houma* » (80). Par ailleurs, les noms des rues n'ont pas changé et Berkane retrouve sans difficulté divers lieux importants du quartier où il a grandi, parmi lesquels, l'école qu'il a fréquentée. Cette manière de concevoir l'espace correspond à ce que Henri Lefebvre qualifie de *pratique spatiale* ou encore *d'espace perçu* dans son ouvrage *La Production de l'espace* (1974). En effet, comme le décrit Lefebvre, l'espace perçu englobe à la fois la « réalité quotidienne » et la « réalité urbaine » des espaces. De cette manière, la représentation d'un espace est le résultat progressif d'une pratique quotidienne, qui entraîne à sa suite une forme de domination et d'appropriation de celui-ci. De plus, cette pratique est étroitement liée à la manière dont le corps se l'approprié et s'y meut. Dans le

cas présent, l'espace que Berkane cherche à retrouver est un espace qui est délimité par les capacités d'un enfant à s'y déplacer, comme il le souligne lui-même : « notre univers d'enfant restait limité à ce vieux cœur de la capitale » (Djebar 14). De plus, cet espace est devenu son « chez lui » (13) à travers sa pratique quotidienne. Ainsi, en retournant dans la Casbah d'Alger, Berkane retrouve un espace imprégné par ses souvenirs d'enfance.

Cependant, comme le souligne Judith Sixsmith, la notion de « *home* » est une notion « multidimensionnelle » qui prend forme à travers un maillage de « caractéristiques et de significations » à la fois « personnelles, sociales et physiques » (249). De cette manière, un espace ne peut être entièrement caractérisé par sa dimension spatiale. La Casbah est également un *espace conçu*. Cet espace est celui « des savants, des planificateurs, des urbanistes, des technocrates » qui le transforme en « un système de signes verbaux [et] donc élaborés intellectuellement » (Lefebvre 48). Berkane expose cet aspect de l'espace algérien lorsqu'il se rend à la mosquée de la Pêcherie. Cette visite entraîne chez le personnage principal une réflexion sur le passé historique de l'Algérie. Cette visite lui permet de faire « recul[er] la mécanique du Temps » (Djebar 78). Berkane se retrouve alors « habité par une mémoire [...] collective » (77), celle du peuple algérien. Berkane réfléchit également à la « politique d'urbanisation » (79) menée par le gouvernement du pays. Cependant, il se laisse piéger par cette mémoire historique trop envahissante. En effet, en s'attachant aux souvenirs d'une Algérie qui n'est plus, « Berkane devient victime de la mémoire et de l'esthétique de la guerre, perdu dans les images d'un passé le séparant de la Casbah contemporaine » (O'Riley 157). Ainsi, l'espace est à la fois inscrit dans l'histoire personnelle du personnage principal, mais également dans l'histoire collective de l'Algérie. De cette manière, en visitant le quartier de son enfance, Berkane est amené à revisiter son passé personnel, mais également un passé historique. Un autre personnage du roman est également confronté à cette dimension de l'espace qui lie à la fois histoire personnelle et histoire collective. En effet, Nadjia, qui devient l'amante de Berkane au fil du récit, confesse à ce dernier qu'elle préfère éviter de se rendre à Oran. Présentée dans le roman comme une mise en abyme, reflétant ainsi l'imbrication des espaces personnels et collectifs, Nadjia raconte à Berkane le meurtre de son grand-père dans les rues d'Oran, tué par le Front de Libération Nationale. L'histoire du grand-père de Nadjia se lie à celle de l'histoire collective algérienne.

Dans son journal de bord, Berkane retrace également les contours d'un *espace vécu*, un espace chargé de représentations symboliques. De plus, il utilise l'expression anglaise « *homeland* » (14) pour qualifier sa terre natale. Cette expression est ensuite suivie de sa traduction en français, « chez-soi » (14). L'emprunt à l'anglais pour définir cet espace met en évidence la difficulté de Berkane à appréhender la complexité de celui-ci. La notion de *home* est une

notion difficilement traduisible en français, mais elle se réfère au « chez-soi », c'est-à-dire, comme le suggère l'*Oxford English Dictionary* à un « lieu d'habitation, la maison d'un individu, la résidence fixe d'une famille ou d'un foyer, le lieu central où se déroule la vie domestique... ». Par ailleurs, Gaston Bachelard conçoit le « chez-soi » comme un « espace intime et absolu », d'après l'expression que Lefebvre consacre à la description de l'œuvre de Bachelard (143). En effet, dans son ouvrage *La Poétique de l'espace*, Gaston Bachelard met en évidence le rôle fondamental de la maison d'enfance en tant que foyer originel où se construit l'identité d'un individu. Cette maison représente le « coin du monde » et le « premier univers » d'un individu, et elle est donc essentielle dans la formation de son identité (32). Dans le cas de Berkane, il s'agit plutôt de son quartier d'enfance, la Casbah, car celui-ci est décrit comme sa « terre d'enfance » (135). La Casbah occupe une place centrale dans l'histoire personnelle de Berkane. C'est à la fois un lieu d'initiation politique et sexuelle. En effet, c'est là où il découvre le mouvement de libération algérien et y participe. C'est également dans ce quartier qu'il perd sa virginité. La Casbah revêt une dimension maternelle, semblable à une matrice. En effet, le voyage de Berkane en Algérie est marqué par la résurgence sporadique des souvenirs de sa mère. Il se décrit comme « tout bruissant des éclats de voix de [sa] mère disparue, mais vivante en [lui] » (15). Berkane, en somme, est visité par les fantômes du passé dans un espace qui, durant ses vingt années d'exil, a continué d'évoluer et de se détacher de son histoire passée. Berkane s'imagine tel un Ulysse des temps modernes, rêvant d'une Casbah aussi fidèle que Pénélope. L'Algérie, à travers les yeux de Berkane, est donc à la fois un espace tangible, marqué par des dynamiques historiques et des souvenirs personnels, et une construction idéalisée et fantasmée par le protagoniste.

L'Algérie : un espace fantasmé et fantomatique

Le recours à l'anglicisme *homeland* pour désigner l'Algérie complexifie le rapport de Berkane à son pays natal. En effet, en utilisant ce mot, « une certaine distance s'impose, suggérant que le *homeland* est en fait un concept, une idée et voire même un idéal peu réaliste » (Snetselaar 19). En effet, le rapport d'un individu à son *homeland* est un rapport complexe car ce dernier est marqué par le prisme de la subjectivité. Les *homelands* sont des « espaces auxquels les individus s'identifient et pour lesquels ils ressentent de fortes émotions » (Nostrand et Estaville 1). Le terme *homeland* désigne ainsi un espace physique perceptible et tangible mais dont la perception est subjective. Comme le souligne Femke Stock, le *homeland* « un espace concret, lié à la vie quotidienne » mais aussi « un espace plus symbolique, discursif et qui appartient au monde des idées » (26). Il est donc judicieux de se pencher sur la relation qu'entretient Berkane avec l'Algérie. De cette manière il sera possible

de mettre à jour la dimension fantasmatique, et voire fantomatique, de l'espace algérien dont Berkane tente de faire le deuil.

Berkane revient en Algérie dans l'espoir de retrouver le pays qu'il a quitté vingt ans auparavant. Il redécouvre la Casbah où il a grandi avec un « regard aigu d'enfant » (Djebar 66). Après avoir passé quelques jours en Algérie, Berkane confesse avoir conservé une représentation idéalisée de son pays d'enfance. Ce retour engendre en lui un phénomène de régression, comme il le mentionne explicitement : « c'est le petit garçon, ressuscité, qui a peur de ce retour natal au pays » (26). Cependant, « les souvenirs, notamment les souvenirs du chez-soi, ne sont pas des reproductions factuelles du passé » (Stock 24). C'est d'ailleurs ce phénomène que l'on retrouve au cœur de *La Disparition de la langue française* car le récit met en évidence l'impossibilité à laquelle Berkane fait face alors qu'il tente de retrouver les lieux de son enfance. Ce deuil s'amorce avec le décès du père, un événement qui incite Berkane à entreprendre un voyage de retour en Algérie, où il a hérité d'une partie de la maison familiale. La disparition du père, à son tour, pousse le protagoniste à faire le deuil de sa mère-patrie. Ce deuil se révèle être un deuil impossible, car comme cela a été souligné précédemment, l'Algérie que Berkane a quittée il y a 20 ans a profondément changé. En effet, les souvenirs qu'il garde de son pays d'enfance relèvent davantage de fantasmes que de réalités. Pendant les vingt années qu'il a passées en France, Berkane s'est forgé une image idéalisée de son pays natal, qui ne correspond pas à la réalité. Il prend d'ailleurs conscience de cette désillusion avec regret. En réalisant que sa Casbah a changé, le personnage principal sombre dans un état de deuil profond, se comparant même à « une veuve des temps anciens » (100). Il prend conscience de la perte irrémédiable de ce passé révolu. Berkane est tourmenté par les souvenirs de l'Algérie de son enfance. Il est incapable de percevoir ce pays autrement qu'à travers le filtre de ses souvenirs. C'est-à-dire, à travers le filtre de souvenirs d'un passé révolu. En effet, comme le souligne notamment O'Riley : « ici, le présent ne peut être vécu qu'à travers l'optique du lieu qui n'est situé ni dans le présent ni dans la Casbah contemporaine, mais ailleurs » (156). Cet « ailleurs » appartient à une enfance fantasmée. Berkane semble donc se trouver piégé dans un espace liminal, une zone intermédiaire qui ne lui permet pas de s'ancrer pleinement ni dans le passé ni dans le présent.

Cet espace liminal est un espace qui se trouve à la croisée de deux états. Berkane, alors qu'il tente de faire le deuil de l'Algérie de son enfance, se trouve incapable de se détacher de ses souvenirs et des fantômes qui les hantent. Il se retrouve ainsi dans un état de « demi-deuil ». Effectivement, le protagoniste se retrouve confronté à une situation paradoxale où il doit affronter deux contraintes simultanées. D'une part, il est contraint d'oublier l'Algérie de son enfance qui n'existe que dans ses souvenirs. D'autre part, il doit également reconnaître que cette dernière n'existe plus, et en faire le deuil en acceptant

d'être infidèle aux souvenirs d'une réalité qui se révèle éphémère et révolue. De cette manière, Berkane est coincé dans un état de « demi-deuil ». Comme l'explique Jacques Derrida dans *Points de suspension* (1992) il s'agit d'un état dans lequel le sujet endeuillé éprouve des difficultés à accomplir son deuil, car il souhaite conserver en lui ce qui n'est plus, par fidélité, tout en essayant de faire son deuil et ainsi projeter l'absent(e) hors de lui-même, faisant ainsi preuve d'infidélité. Ainsi, Berkane se trouve dans une situation où il est pris entre deux états ; cherchant à conserver les souvenirs de sa Casbah disparue tout en essayant simultanément d'accepter sa disparition. L'espace algérien se retrouve également dans un espace liminal délimité par deux temps forts historiques : l'indépendance de l'Algérie et l'époque des grandes réformes islamiques des années 90. Berkane a quitté l'Algérie en raison des conflits entre le Front de Libération Nationale et les partisans de l'Algérie française. Il retourne dans son pays en 1991 durant une période marquée par la mise en œuvre de réformes visant à islamiser et arabiser l'Algérie, qui avait jusqu'alors été soumise à la domination de la France et de la langue française. Dans le roman, l'Algérie est représentée par cette dualité identitaire, mise en évidence à travers l'image symbolique du drapeau. En effet, l'un des souvenirs les plus marquants de l'enfance de Berkane est la découverte de l'existence du drapeau algérien. Scolarisé dans une école française, Berkane a longtemps ignoré l'existence de celui-ci, car le système éducatif français refusait de reconnaître sa légitimité. L'opposition entre les colonisateurs français et les autochtones algériens est d'ailleurs essentialisée par la distinction entre les deux drapeaux qui sont désignés dans le roman par l'utilisation des adjectifs possessifs « le nôtre » et « le leur » (35). En 1962, l'Algérie obtiendra son indépendance. Cependant, à l'instar de Berkane, cette dernière doit faire le deuil de plusieurs siècles de colonisation pour se reconstruire. Cette reconstruction est une étape douloureuse, car le territoire algérien, bien qu'indépendant, est encore marqué par la dualité qui oppose les Européens aux Algériens. Berkane, qui a quitté le territoire pendant ce processus n'a pas participé à cette transformation qui a eu lieu au niveau national. En revenant en Algérie, Berkane n'est d'ailleurs pas perçu comme un citoyen algérien mais comme un touriste et comme un « étranger fortuné » (58). L'identité de Berkane est également affectée par ces changements. Ses années d'errance en France, « chez eux » (131), ont altéré son identité. Son identité est fluctuante contrairement à ce qu'il semble penser. L'identité de Berkane, tout comme l'identité de l'Algérie, n'est donc pas fixe. Au contraire, elles sont toutes deux soumises aux changements imposés par le temps, mais ceci, Berkane ne semble pas vouloir l'accepter.

Face à cette Algérie transformée, et qui ne ressemble plus au *homeland* qu'il a connu, Berkane se désole et décrit les quartiers de son enfance comme des « non-lieux » : « ils se sont mués quasiment en non-lieux de vie, en aires d'abandon et de dénuement, en espace marqué par une dégradation funeste »

(100). En outre, cet espace subit aussi un processus de deuil de son identité coloniale afin de se transfigurer pour accueillir un nouveau modèle de gouvernement, cette fois-ci, davantage tourné vers l'Islam. Parallèlement, cet espace est confronté à une situation de « demi-deuil » qui rend son identité instable. Cette situation est également vécue par Berkane, qui se retrouve face à un espace qui ne lui est plus familier, l'empêchant ainsi de projeter ses souvenirs d'enfance sur celui-ci. De plus, cet état de « demi-deuil » efface les traces du passé auxquelles se raccroche le personnage principal. Selon Stock dans un article intitulé « Home and Memory », cet état est propre aux espaces postcoloniaux. En effet, cette dernière souligne que « l'espace post-colonial est vécu comme un « non-lieu », [c'est-à-dire un] endroit physique qui ne peut être vécu comme tel car il n'y a pas de place pour la vie étant donné l'emprise de la mort et de la violence contemporaines » (154) sur celui-ci. Berkane, en essayant à tout prix à retrouver des traces de sa vie passée dans ces espaces de « mort », est à son tour « prisonnier de la structure coloniale de la mémoire » (158). Il découvre d'ailleurs qu'il doit se joindre au deuil collectif auquel se soumet le peuple algérien. En effet, le deuil de l'Algérie de son enfance se mêle au deuil de l'Algérie française. Il se questionne d'ailleurs sur l'étendue de celui-ci et sur ses frontières : « Je suis définitivement en perte : serait-ce désormais de ma seule enfance ? » (87). Effectivement, la perte de son enfance est liée d'une part à la disparition d'une Algérie révolue et en pleine métamorphose. D'autre part, cette perte est également liée à l'instabilité de l'identité de Berkane, qui pensait jusqu'alors que celle-ci était solidement enracinée dans ses souvenirs d'enfance.

Pour exorciser ce sort, Berkane se tourne vers la photographie. Il arpente les rues de son enfance dans l'espoir de retrouver des lieux qui n'ont pas encore été transfigurés par le deuil figuratif de l'Algérie et de son passé colonial. Par le biais de la photographie, Berkane retrouve son passé, son enfance dans la Casbah, et son identité perdue. En effet, la photographie « ratifie ce qu'elle représente », c'est-à-dire qu'elle est une preuve non pas du passé, mais de ce qui « a été » (Barthes 133). Elle n'appartient pas au « temps individuel » (133), mais à l'ordre du factuel. Elle est donc, pour Berkane, le seul et unique moyen de certifier de ce qui a été dans cet espace algérien qui est devenu pour lui un « non-lieu ». Puisque « toute photographie est un certificat de présence » (133), Berkane se raccroche à ces dernières, car elles sont la preuve que le passé auquel il se raccroche n'appartient pas entièrement à l'ordre du fantasme. Dans sa chambre est d'ailleurs accrochée une photographie de la Mosquée qu'il fréquentait durant son enfance. Ainsi, il se plonge dans la contemplation de celle-ci et invoque les spectres du passé dans la demeure qui fut autrefois habitée par son père. En somme, la photographie lui permet de faire le lien entre le passé et le présent. Cependant, cette pratique ne lui offre que la trace de ce qui « a été » et ne lui permet pas de faire le deuil

de son passé qu'il fantasme. L'écriture, au contraire, semble être un moyen par lequel Berkane peut se détacher des fantômes qui le hantent.

Le langage comme un tiers-espace : extérioriser les fantômes du passé.

Le *homeland* de Berkane est un espace fantasmé, qu'il souhaite ressusciter à travers ses souvenirs d'enfance. Il ne parvient pas à faire le deuil de l'Algérie dans laquelle il a grandi. Le personnage principal se retrouve donc dans une situation de « demi-deuil ». Cette Algérie, par ailleurs, a subi d'importants changements après le départ de Berkane. Elle aussi traverse un processus de deuil comme l'évoque Berkane en faisant référence au peuple algérien : « [...] un peuple pas tout à fait guéri, même trente ans après, de ses plaies de la guerre d'hier ! » (Djebbar 132). En effet, le peuple algérien fait collectivement le deuil d'une histoire marquée par plusieurs siècles de colonisation, dans le but de réinventer son identité collective. Ce deuil se matérialise notamment dans les combats idéologiques qui opposent le gouvernement aux forces islamiques durant la décennie noire qui débute en 1991, lorsque Berkane revient en Algérie. Par ailleurs, la langue française est l'un des symboles du joug européen auquel a été soumis le territoire algérien. Durant la période coloniale qui s'étend de 1830 à 1962, le français a été imposé au territoire algérien comme langue officielle. Après l'indépendance de l'Algérie s'est ensuivie une période d'arabisation du pays « pour restaurer les fondements de son identité, à savoir la langue arabe qui est un symbole de l'individualité arabe et des valeurs islamiques » (Le Roux). C'est durant la décennie noire, époque à laquelle ces débats déciment le pays, que disparaît Berkane alors qu'il part dans le désert pour tenter de retrouver les lieux où il a été interné par les autorités françaises durant la guerre d'indépendance. Veronic Algeri souligne également le lien entre la disparition de la langue française et celle de Berkane : « l'auteur, sur le fond du drame des disparus, impose la disparition de la langue du colonisateur et double cette perte par la disparition du protagoniste du roman » (18). Ces mêmes tensions entre l'arabe et le français existaient déjà durant l'enfance de Berkane comme il est souligné dans le récit. En effet, le français est représenté comme la langue de l'espace public tandis que l'arabe est la langue utilisée dans l'espace privé. L'Algérie de l'enfance de Berkane est une Algérie perçue comme colonisée par la langue française. En effet, cette dernière est par exemple la langue utilisée pour définir l'espace public algérien (notamment pour nommer les rues) et c'est aussi une langue décrite comme « politique » (156). Ayant grandi dans un espace linguistique marqué par la dichotomie entre l'arabe et le français, Berkane se retrouve également en tension entre deux identités linguistiques. L'Algérie et Berkane sont ainsi tous deux marqués par la même cartographie linguistique. Berkane, scolarisé dans une école française, parle également français dans cet espace public. Le

français est également la langue à laquelle Berkane a recours pour invoquer les fantômes de son passé à travers l'écriture. Toutefois, dans le domaine privé, il fait usage de la langue arabe. En outre, l'arabe est également la langue qu'utilise Berkane lors de moments intimes. Cette dernière lui permet notamment de s'unir pleinement avec sa partenaire, Nadjia.

À cet égard, la « langue » arabe se présente comme un élément érogène, caractérisé notamment par la polysémie du mot « langue » faisant référence à la fois à la langue parlée et à l'organe buccal. Cette dynamique linguistique qui se base sur la polyphonie du mot « langue » se manifeste dans le carnet d'écriture de Berkane lorsqu'il relate son expérience après avoir passé la nuit avec Nadjia, une femme originaire d'Oran et ne parlant pas le même dialecte que lui : « je la parcours entièrement de ma langue, moi buvant cette femme dans tous ses creux et ses interstices » (139). Le terme « langue » renvoie ici à l'organe buccal, mais également à la langue arabe comme l'évoque Nadjia après avoir fait l'amour avec Berkane. Elle évoque le pouvoir érotique de l'arabe après l'une de leur rencontres : « Il y a si longtemps que je n'ai pas parlé arabe dans l'amour... – un silence, puis : Dans l'amour et après l'amour ! » (127). De plus, l'acte sexuel est décrit comme un langage à part entière que Berkane entreprend d'apprendre, se considérant d'ailleurs comme un « analphabète » (107) du corps de Nadjia. Bien que Nadjia ne parle pas le même dialecte que Berkane, ils parviennent néanmoins à se comprendre, et l'acte sexuel crée un terrain d'entente linguistique entre eux. La nuit d'amour entre Nadjia et Berkane est décrite comme « un long, si long voyage » (108). Ainsi, ce moment intime permet à Berkane de transcender la barrière linguistique qui se dresse entre lui et son amante, en voyageant dans un espace-temps où l'érotisme devient une *lingua franca*. De cette manière, le langage amoureux, qui mêle à la fois l'arabe et le langage corporel, semble constituer un « tiers-espace », c'est-à-dire un espace liminal où Berkane semble enfin se réconcilier avec les fantômes de son passé. La notion de « tiers-espace » est une notion développée par Homi Bhabha dans son ouvrage *The Location of Culture* (1994). Dans ce texte, Bhabha développe l'idée d'un espace tiers, qu'il définit comme un espace, qui peut être géographique ou virtuel, s'affranchissant des dynamiques traditionnelles qui caractérisent les relations entre colonisés et colonisateurs. Le « tiers-espace » est donc un espace interstitiel. Le *Oxford Dictionary of Critical Theory* définit celui-ci comme « d'un espace créatif situé entre le domaine où se trouvent les discours et positions des classes dominantes, d'une part, et ceux des classes subalternes, d'autre part ». Ce dernier est notamment marqué par la notion d'« hybridité ». Cette notion renvoie au caractère mixte des discours ou des individus qui se trouvent dans le tiers-espace. Pour Bhabha, l'hybridité est une force non pas contraignante, mais facilitatrice de créativité et de changements.

Dans le tiers-espace du langage amoureux, Berkane ne recherche plus son enfance ; il a finalement fait le deuil de celle-ci et se délecte pleinement du présent, sans se questionner sur les problématiques qui animent alors la société algérienne, marquée par la mise en place des premières réformes visant à l'islamisation du pays. Il dit d'ailleurs de Nadjia qu'elle est sa « Casbah retrouvée » (135). Le monde intérieur de Berkane et le monde extérieur n'existent plus ; seul perdure le temps de l'amour et du désir. Ce temps de l'amour est fondamentalement lié au plaisir de parler la langue arabe sans connotation politique et sans opposition idéologique à la langue française. Cependant, une fois le temps de l'amour révolu, Berkane retourne vers la langue française pour consigner ses ressentis dans son carnet d'écriture. Le français, selon lui, revêt une dimension testimoniale, et il décrit celle-ci comme une « langue de mémoire » (251). La langue arabe, dans toute sa dimension performative, et éphémère, lors d'une rencontre amoureuse, se voit ici opposée à la langue française qui assume le rôle de « langue de mémoire » (251).

Berkane consigne en français ses sentiments dans un carnet, notamment après les nuits qu'il passe en compagnie de Nadjia. Traduisant leurs conversations de l'arabe au français, ce dernier se demande si la langue française pourrait être « un baume » (167) qui atténuerait la douleur qu'entraîne l'absence de son amante. Berkane a recours à l'écriture car le souvenir de Nadjia le « hante » (180). Le français est également la langue dont Berkane se sert pour écrire des lettres à Maryse, son ex-compagne qu'il a laissée en France. De plus, il a recours à cette langue-ci pour écrire le récit de son adolescence, notamment le récit de son internement dans un camp de concentration où étaient emprisonnés les opposants de l'Algérie française durant la guerre d'indépendance. De cette manière, la langue du colonisateur semble permettre à Berkane d'extérioriser les fantômes qui le hantent : le fantôme de Nadjia, de Maryse mais aussi de son adolescence et des tortures qu'il a subies lors de son internement dans un camp. La langue française, au même titre qu'un *pharmakon* est à la fois un poison, langue du colonisateur, mais c'est aussi un remède pour Berkane. L'écriture, intrinsèquement liée à la langue française dans son cas, est complice du « demi-deuil » auquel il doit faire face comme il a été évoqué précédemment. L'écriture favorise notamment la part d'infidélité qui caractérise cet état. L'acte d'écriture permet effectivement à Berkane de se libérer de ses fantômes, les extériorisant, et ce, en les consignants sur papier. Ces derniers appartiennent désormais au domaine de la littérature. Bien que l'écriture offre à Berkane la possibilité de se distancer de son passé et d'extérioriser ce qui le tourmente, elle a également pour conséquence d'immortaliser ce dont il cherche à se défaire. En retranscrivant son histoire personnelle en français, il l'inscrit également dans une perspective plus large, notamment celle de l'Histoire et de son grand H telle qu'elle a été écrite par le colonisateur. Cependant, Algeri avance que l'écriture permet à

Berkane de « se rapprocher d'une mémoire perdue, [d'] écouter les voix ensevelies dans les silences de l'histoire et [de] faire surgir une histoire partagée au sein d'un espace identitaire pluriel » (16). À travers la retranscription en langue française de son passé algérien, Berkane souhaiterait donc faire exister une histoire collective, celle de la quête de liberté, dans un espace tiraillé entre son passé colonial et son futur, qui se profile sous le signe de l'islamisation. La langue française se manifeste donc comme intrinsèquement engagée dans une lutte politique, tandis que la langue arabe semble davantage associée au plaisir. De cette manière, le caractère dichotomique des espaces linguistiques dans le roman reflète les tensions qui émergent au sein de la société algérienne lorsque Berkane retourne dans son pays natal. Les moments érotiques entre le protagoniste et son amante sont alors des « tiers-espaces » où ces tensions s'effacent. Enfin, ces dernières sont notamment évoquées par Nadjia une fois ces moments de plaisir terminés. Elle s'inquiète notamment des prochaines élections susceptibles de porter au pouvoir des leaders islamistes dont l'un des objectifs est de faire disparaître la langue française du territoire algérien. L'Algérie, tout comme Berkane, se trouve ainsi à la croisée de deux époques.

Le seul moyen pour Berkane d'accomplir le processus de deuil de l'Algérie française est d'accepter que le pays ne soit plus ce qu'il était autrefois. À cet effet, il doit faire face à la dualité de l'identité algérienne collective, ainsi qu'à la dualité de sa propre identité, marquée par le déracinement. En acceptant ces réalités contradictoires, Berkane pourra progresser vers une compréhension plus profonde de lui-même et de son rapport à l'Algérie. Cela lui permettra de trouver une forme d'équilibre et de paix intérieure face à cette complexité identitaire. Comme le note Sara Ahmed au sujet des communautés diasporiques et de la notion de *homelessness* : « Les flux migratoires et le nomadisme mettent en évidence [...] que l'identité ne peut être définie par une notion du chez-soi... » (100). Pour que Berkane puisse faire le deuil de son passé, il doit accepter qu'il n'existe pas de « notion fixe du chez-soi ». Le « chez-soi » se construit inlassablement. Nadjia, contrairement à Berkane, accepte cette réalité, comme elle l'évoque : « Je me sens chez moi à Rome, à Padoue... surtout à Padoue » (123). Le « chez-soi » est donc une notion fluide, qui se construit dans l'instabilité et le déracinement. Berkane accepte cette réalité en renouant avec la langue arabe. En associant cette dernière à la langue française, Berkane entreprend un projet de construction identitaire qui ne se fonde plus uniquement sur le passé, mais plutôt sur le présent, un présent marqué par les tensions entre les deux langues. Le concept d'hybridité qui caractérise le « tiers-espace » est un concept inspiré de la théorie littéraire. En effet, si le tiers-espace est défini par son hybridité entre plusieurs espaces culturels, l'hybridité littéraire, quant à elle, permet de faire « la différence entre les textes où l'on retrouve une voix unique [...] et ceux où l'on retrouve des

voix multiples » (Easthope 342). Au niveau diégétique, le texte, bien que principalement écrit en français, est marqué aussi par la présence de mots arabes. De plus, Algeri suggère que « les deux langues hantent une écriture qui se cherche et qui se veut lieu de cohabitation » (18). Ce lieu de cohabitation est en fait un tiers-espace où Berkane tente de reconstruire et retrouver son identité en ressuscitant les fantômes de son passé. De plus, le récit est construit sous la forme d'un maillage de voix. La voix principale du récit demeure cependant celle de Berkane. Néanmoins, un narrateur externe prend parfois le relais de la narration. Dans la partie finale du récit, après la disparition de Berkane, c'est au tour de Maryse, la compagne française de Berkane, puis de Nadjia de reprendre le fil de la narration à travers des chapitres portant leurs noms respectifs. Ces différentes voix s'entremêlent pour offrir aux lecteurs un tableau complet de la quête d'identité de Berkane, qui se déploie en parallèle de la quête identitaire nationale de l'Algérie. Algeri souligne que *La Disparition de la langue française* est un récit « polyphonique » et « dialogique » (16). Polyphonique, car le récit donne la parole à diverses voix, notamment celle d'un narrateur externe, ou encore celles de Nadjia et de Maryse. Dialogique, car ces voix s'entremêlent et se répondent dans le but d'exposer au mieux le voyage identitaire de Berkane, et ce, dans toute sa complexité. À travers l'interaction de ces différentes voix qui résonnent au sein du récit, celui-ci aborde une problématique qui va bien au-delà de la recherche personnelle et individuelle d'identité. En réalité, le récit explore en arrière-plan des quêtes identitaires multiples : celles du peuple algérien, celle de Nadjia et même celle de Maryse. Ces quêtes identitaires s'entrelacent et se nourrissent mutuellement, mettant en évidence des enjeux plus larges liés à la construction de l'identité collective et individuelle. Ces récits entrelacés permettent également aux lecteurs de mieux comprendre l'histoire de Berkane et les motivations qui ont motivé son retour en Algérie. Sa voix se manifeste à travers la polyphonie du récit, lui permettant d'explorer les deux extrêmes de son processus de deuil inachevé, oscillant entre l'infidélité et la fidélité envers les fantômes du passé. La découverte de l'Autre et la jouissance de son Altérité deviennent pour Berkane un moyen d'accepter son identité déracinée. En effet, c'est à travers le voyage que Berkane se redécouvre.

Le voyage, qu'il soit métaphorique ou concret, est également l'un des thèmes centraux de *La Disparition de la langue française*. Comme cela a été suggéré précédemment, les relations sexuelles sont présentées dans le récit comme des voyages qui offrent à Berkane une reconnexion avec la langue arabe. L'acte sexuel devient un voyage vers l'Autre et son Altérité, mais aussi vers la langue arabe et, par conséquent, vers une Algérie révolue. Cette dimension du voyage sexuel permet à Berkane de retrouver une partie de son identité et de se replonger dans l'Algérie de son passé. Effectivement, dans le roman, on trouve également des voyages littéraires qui transcendent une

conception fixe du temps et de l'espace. De plus, Nadjia, après la disparition de Berkane, décide de suivre les traces d'Erasmus, dont elle lit un ouvrage, et part pour la ville de Padoue afin de matérialiser son voyage littéraire. Enfin, l'ultime voyage de Berkane se conclut par sa disparition en 1991, lorsque le pouvoir islamique accède au pouvoir et remplace la langue française par l'arabe en tant que langue officielle du pays. Selon Algeri, cette double disparition, celle de Berkane et de la langue française, représente en réalité la disparition des « hommes et [des] femmes qui veulent rester libres » (26). L'impossibilité de naviguer entre deux espaces linguistiques entraîne ainsi l'effacement d'une partie de l'histoire du peuple algérien. Ainsi, *La Disparition de la langue française* se conclut par ces deux disparitions marquant la résolution d'un deuil. Ce deuil a choisi comme solution l'infidélité, c'est-à-dire l'effacement du passé.

Conclusion

Dans le roman, l'Algérie est à la fois un espace concret, ancré dans les souvenirs du protagoniste, et un espace fantasmé que le lecteur découvre à travers les yeux de Berkane lorsqu'il retrouve la Casbah de son enfance. Ce déchirement est amplifié par le déracinement ressenti par Berkane, dont l'identité apparaît instable suite à la disparition symbolique des lieux de son enfance. Afin de réaffirmer son identité, Berkane entreprend un processus de deuil, bien que celui-ci s'avère difficile. Il trouve cependant une aide précieuse en la personne de Nadjia, une Algérienne avec qui il entretient une relation amoureuse charnelle. Leurs rencontres créent un « tiers-espace » dans lequel Berkane peut librement accepter l'instabilité de son identité. Parallèlement, le peuple algérien entame également un processus de deuil, mais d'un ordre historique cette fois. Ce processus aboutit aux élections présidentielles de 1991, au cours desquelles les Algériens choisissent de tourner la page de leur passé colonial. Quant à Berkane, il se retrouve pris au piège d'un « demi-deuil », incertain sur la manière d'accepter la disparition de l'Algérie coloniale et de la langue française. Sa présence dans le roman s'estompe alors en même temps que celle de la langue française sur le territoire algérien.

L'absence de Berkane trouve sa compensation dans un entrelacement de voix. En effet, le récit est porté par un système dialogique et polyphonique dans lequel résonnent les voix des femmes qui ont marqué la vie de Berkane. Ce maillage donne également la parole aux fantômes qui hantent le passé de Berkane, notamment sa mère et le spectre de la Casbah. De plus, un narrateur extérieur, dont l'identité demeure inconnue du lecteur, prend également la parole pour narrer le voyage de Berkane. On peut supposer que cette voix anonyme est peut-être celle de l'auteure qui met ainsi, de manière métalittéraire, en avant la difficulté d'écrire en français, la langue du colonisateur.

Références

- Ahmed, Sara. *Strange Encounters: Embodied Others in Post-Coloniality*. Routledge, 2000.
- Algeri, Veronic. “De la langue à l'autre langue l'écriture polyphonique d'Assia Djebar dans 'La Disparition de la langue française'” *Francofonie*, no. 58, Printemps 2010, pp. 15–32.
- Bachelard, Gaston. *La poétique de l'espace*. 11. ed, Presses Univ. de France, 2012.
- Belmihoub, Kamal. “Language Attitudes in Algeria.” *Language Problems and Language Planning*, vol. 42, no. 2, June 2018, 144–72. DOI.org (Crossref), <https://doi.org/10.1075/lplp.00017.bel>.
- Buchanan, Ian. *A Dictionary of Critical Theory*. 1st ed, Oxford University Press, 2010.
- Caulcutt, Clea. « Algeria's Move to English Signals Erosion of France's Sway ». *POLITICO*, 2 septembre 2022, <https://www.politico.eu/article/algerias-move-to-english-signals-erosion-of-frances-global-influence/>
- Djebar, Assia. *La Disparition de la langue française: Roman*. Albin Michel, 2003.
- Easthope, Antony. “Bhabha, Hybridity and Identity.” *Textual Practice*, vol. 12, no. 2, June 1998, pp. 341–48. Taylor and Francis+NEJM, <https://doi.org/10.1080/09502369808582312>.
- Hamdi, Ramia. « En Algérie, la mémoire nationale placée sous haute surveillance ». *Libération*, 26 août 2022, https://www.liberation.fr/international/afrique/en-algerie-la-memoire-nationale-placee-sous-haute-surveillance-20220826_VQOIUW3KRZCYBEKHRFBII6LPHQ/
- "homeland, n.1" *OED Online*, Oxford University Press, September 2022, www.oed.com/view/Entry/87893.
- Kristeva, Julia. *Étrangers à nous-mêmes*. Fayard, 1988.
- Le Roux, Cheryl S. “Language in Education in Algeria: A Historical Vignette of a ‘Most Severe’ Sociolinguistic Problem.” *Language & History*, vol. 60, no. 2, May 2017, pp. 112–28. Taylor and Francis+NEJM, <https://doi.org/10.1080/17597536.2017.1319103>.
- Lefebvre, Henri. *La Production de l'espace*. 3e éd, Anthropos, 1986.
- Nostrand, Richard L., and Lawrence E. Estaville. “Introduction: The Homeland Concept.” *Journal of Cultural Geography*, vol. 13, no. 2,

- Mar. 1993, 1–4. DOI.org (Crossref),
<https://doi.org/10.1080/08873639309478384>.
- O’Riley, Michael F. “Victimes, Héros et Spectres Du Passé Colonial Dans La Disparition de La Langue Française d’ Assia Djebar.” *Nouvelles Études Francophones*, vol. 21, no. 1, 2006, 153–67.
- Selao, Ching. “Impossible Retour Au Pays Natal.” *Spirale*, no. 196, June 2014, 51–52.
- Sixsmith, Judith. “The Meaning of Home: An Exploratory Study of Environmental Experience.” *Journal of Environmental Psychology*, vol. 6, no. 4, Dec. 1986, 281–98. DOI.org (Crossref),
[https://doi.org/10.1016/S0272-4944\(86\)80002-0](https://doi.org/10.1016/S0272-4944(86)80002-0).
- Snetselaar, Ruth. *La Langue française in a Postmonolingual World: Two Francophone Novels against the Backdrop of the Monolingual Paradigm*. Universiteit Utrecht, 10 Nov. 2014,
<https://studenttheses.uu.nl/bitstream/handle/20.500.12932/19161/Thesis%20Final%2011%20Nov..pdf?sequence=2&isAllowed=y>.
- Stock, Femke. “Home and Memory.” *Diasporas: Concepts, Intersections, Identities*, Kim Knott, Seán McLoughlin, Zed Books, 24–28.